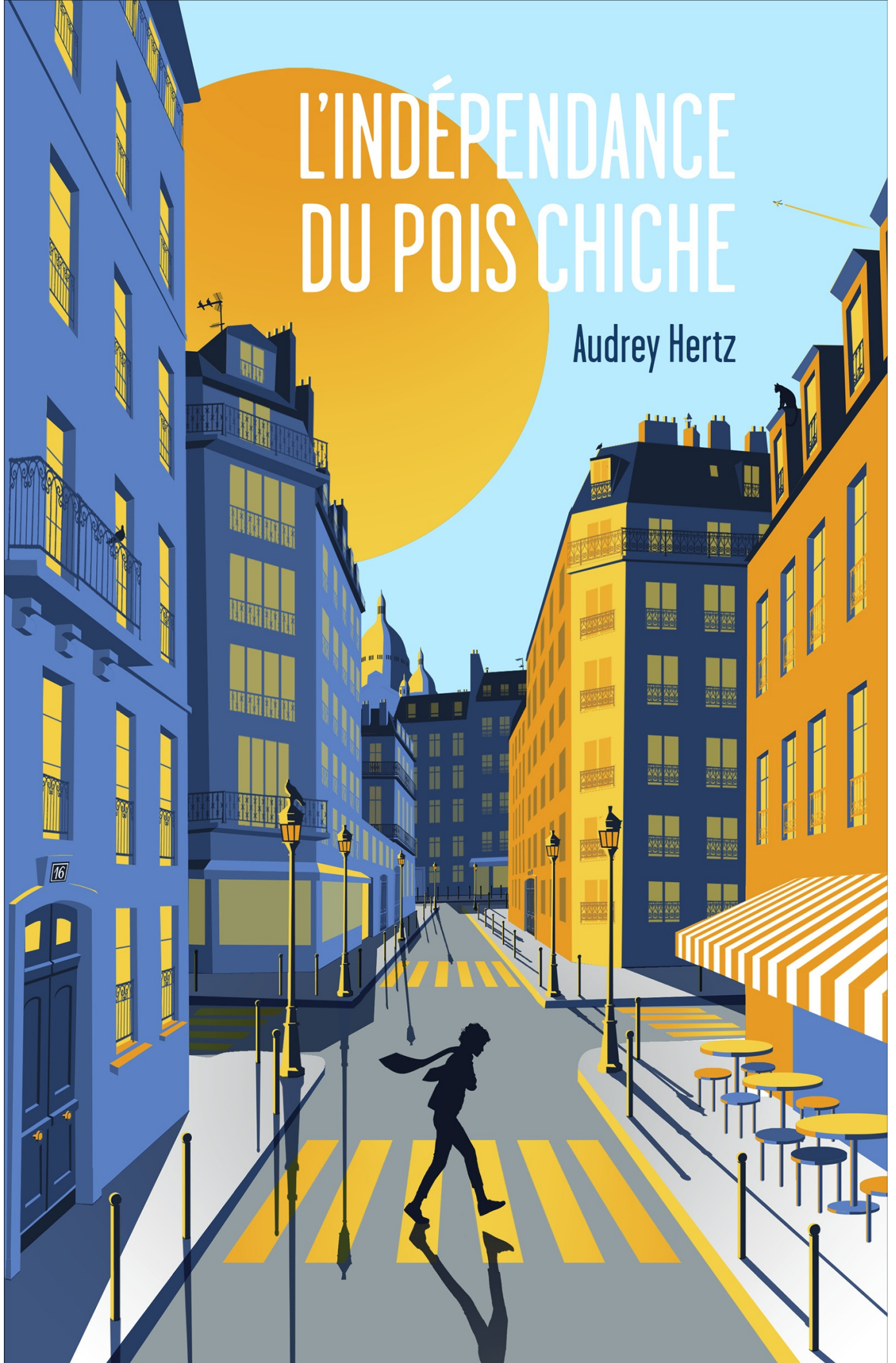


L'INDÉPENDANCE DU POIS CHICHE

Audrey Hertz



Audrey Hertz

L'Indépendance du pois
chiche

© Audrey Hertz, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4966-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« On écrit toujours par vengeance, il y a toujours un procès derrière l'acte d'écrire. Tout le monde écrit comme ça, pour régler des comptes. Puis, bien sûr, à mesure que le livre court, on change, de route... »

Marguerite Duras

C'est tout naturellement que je me suis mise à écrire car j'avais une crotte sur le cœur.

AVANT-PROPOS

Lucile s'est vue affublée depuis sa plus tendre enfance d'un surnom bien cocasse. Toute sa famille l'appelle « pois chiche ». Elle sait parfaitement d'où cela vient et surtout pourquoi cela perdure. Son habitude atavique de manger au quotidien des pois chiches grillés ne l'a jamais quittée. Elle s'approvisionne désormais rue du Faubourg-Saint-Denis. Dès qu'elle passe devant le primeur du numéro 43 de cette rue animée du X^e arrondissement de Paris, elle entend inlassablement :

— Un paquet de pois chiches pour la Bella, comme d'habitude ?, lancé par Djawa la patronne des lieux.

Deux gros sachets d'un kilo logotypés « La Bédouine » sous le bras, elle reprend le chemin de l'appartement. Sa consommation se fait de manière plus ou moins frénétique, surtout dictée par l'humeur. Les soirs d'énervement, elle en dévore plus qu'à l'accoutumée. Les lançant de gauche, de droite, pour les avaler comme des picorettes – ces vieux bonbons au chocolat de son enfance – ne prêtant pas attention à leur lieu d'atterrissage. Elle finit souvent par en retrouver partout, par terre, sous les meubles et le canapé, et sans culpabilité, part dans un éclat de rire, accompagné d'un haussement d'épaule un tantinet coquin. « C'est l'indépendance du pois chiche ! », s'esclaffe-t-elle.

Cette anecdote la fait sourire au moment de déverrouiller le loquet de la porte de l'échoppe. Dans quelques instants, elle s'apprête à célébrer l'arrivée de son tout premier client. Depuis des années, elle attend de vivre ce sentiment de liberté. Depuis des mois, elle prépare son nouveau départ. Depuis des semaines, elle peaufine sa communication dans le quartier et sur les réseaux sociaux. Pour une enfant du digital, rien n'est plus simple. Elle est fière et jubile à la pensée du moment où elle va prononcer la toute première phrase de sa nouvelle vie :

« Bienvenue au *Houmous Café* ! ».

Tel le pois chiche, elle s'est projetée, elle s'est envolée sans se soucier. Elle a tout recommencé. Ce projet elle l'a voulu. Elle s'y accroche comme une bernique sur son rocher. Plus qu'un projet de survie, il est devenu son projet de vie. La vie d'après. Elle sait que ce jour elle l'a secrètement préparé. Sans se demander s'il lui était permis de franchir le pas. Il lui suffit d'une fraction de secondes pour se permettre d'en ressentir une exaltation immense et d'accueillir

cette émotion à bras ouverts.

LUCILE

Ce mois de mai s'annonce particulièrement doux et agréable. Ce matin, Lucile décide de revêtir un pantalon léger, une chemise fleurie, pièces parmi les plus colorées de sa garde-robe.

De robe, dans sa garde-robe, il n'en existe pas. Elle n'en a jamais portée. Pas même en vacances, préférant les shorts qu'elle taille dans ses vieux jeans qui ne sont plus à la mode. Lucile n'aime pas son prénom qu'elle trouve vieillot. Elle l'a depuis longtemps contrebalancé en arborant une coupe courte à la garçonne mettant en valeur les traits affutés de son visage. Ses cheveux blonds et sa silhouette athlétique lui donnent une allure de Claire Underwood dans la série *House of Cards*. Un air définitivement féminin, inspiré et élégant.

Il est l'heure. Elle marche en direction du métro avec un enjouement qu'elle ne se connaît pas. La brise agréable lui donne le cœur léger. Dans le métro, elle sourit à ces hommes fraîchement rasés, bien mis, se rendant sur leur lieu de travail, la tête pleine des affaires du jour. La tête de Lucile est, elle, pleine d'autres temps, d'autres ailleurs en ce matin.

Lucile a fêté ses 38 ans. Elle travaille dans le Triangle d'Or, à quelques encablures de la plus belle avenue du monde. Depuis un an, elle officie dans l'une des plus fameuses agences de publicité parisiennes. Lucile maîtrise sur le bout des doigts son métier. Encadrer la production, organiser, elle sait y faire. Tantôt dans de grands groupes, tantôt dans de petites agences, elle a eu à cœur, durant toute sa carrière, d'envisager son métier comme une vocation.

Elle est depuis toujours au service des autres. Dans sa vie professionnelle, amicale, sentimentale. Ses amis, son entourage, lui reconnaissent une gentillesse innée qu'elle tente pourtant souvent de combattre par pudeur. Elle ne se sent ni gentille, ni aimable. Tout au plus obligeante. Son travail l'y force. Mais pas que. Une enfance marquée par la rigueur et la rigidité colore sa personnalité toujours au garde-à-vous.

Martin, son père, avait fait, toute sa carrière dans la même compagnie aérienne, en tant que pilote de ligne sur long courrier. Pour palier ses longues absences à la maison, c'est Elisabeth, la mère, qui avait pris les commandes et

avait assuré l'éducation de Lucile et de ses quatre frères. Restant à la maison, elle menait d'une main de fer apprentissage et routine. Malgré cette rudesse éducative, Lucile estime que Martin et Elisabeth ont chéri leur progéniture. Il était, c'est sûr, difficile pour eux de manifester leur fierté car eux-mêmes n'avaient pas eu ce luxe de la part de leurs propres parents. Lucile le comprend. La grande Histoire avait rejoint la leur. En temps de guerre, l'heure n'était pas à l'épanchement affectif. Elle guette cependant toujours le moindre signe qui la dissuaderait dans son besoin de percer le tumulte de leurs pensées. Leur discrétion vient aussi du désir de taire les origines familiales. Pour ne pas avoir peur des fantômes du passé. La famille ashkénaze d'Elisabeth, sa mère, disparue dans une fumée noire et grasse. Plus personne n'ose aborder ce fait de l'Histoire, traumatique de l'histoire de la famille. Une trace invisible, impalpable mais pourtant indélébile comme un fantôme qui rôde et pèse. Elle avait laissé Elisabeth orpheline. Dès lors, son enfance avait été une succession de silences à l'évocation de ce pan de l'Histoire. Aucune vie ne pouvait disparaître sans laisser d'empreinte, aussi minime soit-elle.

Dans cette organisation au cordeau, les retrouvailles en famille se passaient, chaque année à Pâques. Une période bénie, tant attendue par la fratrie. Ils partaient tous ensemble une semaine à l'étranger pour découvrir les plages de Floride, les souks marocains, les volcans en Sicile, ou bien les palais sévillans. Cela représentait un budget conséquent, mais aucune année n'avait été mise en suspension. Le sacré ne pouvait être sacrifié, et chaque membre de la famille attendait cette aventure comme une bénédiction. Les enfants savaient leur chance de pouvoir bénéficier des avantages procurés par le métier de leur père. Les garçons se battaient pour avoir accès au cock-pit, mais c'est bien Lucile qui gagnait à chaque fois. Son calme et sa discipline l'aidaient à être considérée comme l'enfant modèle, comparé à ses frères turbulents. Nul doute que ces voyages avaient développé, chez Lucile, une passion pour les avions. C'est tout naturellement qu'elle avait donc passé son brevet de pilotage dès qu'elle avait été en âge de voler. Des week-ends entiers à écouter des briefings précis, apprendre les règles de navigation, répéter des gammes pour enfin maîtriser son engin. Aucun élève n'avait été plus assidu que Lucile, pendant toute la formation. Son surnom *Purple Haze* lui donnait des ailes, au point de se prendre souvent pour Maverick dans *Top Gun*. Plus que la vitesse, l'adrénaline était un réel moteur pour cette tête à peine brûlée. Elle était la seule que cette passion